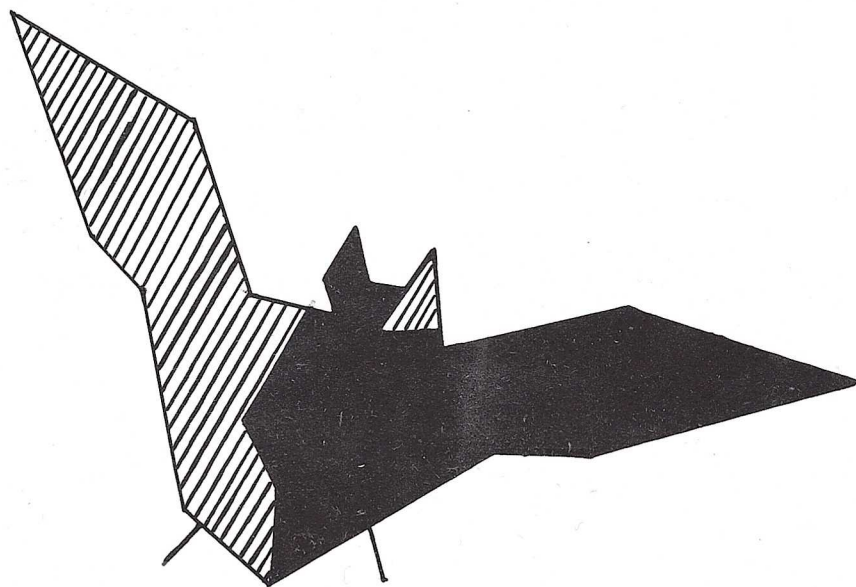


# c a v ernes



*E. SCHICK*

Bulletin du Spéléo-Club des Montagnes Neuchâteloises

# C A V E R N E S

Bulletin du Spéléo-Club des Montagnes Neuchâtelaises  
Section de la Société Suisse de Spéléologie

1<sup>ère</sup> année

D é c e m b r e 1957

No 2

Rédaction: Raymond GIGON, Av. Léopold Robert 150 a, La Ch-de-Fds  
Eric SCHICK, Cernil Antoine 23, La Ch-de-Fds  
Jean-Pierre TRIPET, Emancipation 47, La Ch-de-Fds

Administration: René VON KÄNEL, Chézard (NE)

Abonnements:

Membres du SCMN, gratuit.

Non-membres: Fr. 6. — les 6 numéros

S o m m a i r e

|                                                               |      |
|---------------------------------------------------------------|------|
| L'escalade artificielle, Michel Schnyder.....                 | p.17 |
| On tourne sous terre, André Paratte.....                      | 20   |
| Expédition au GOUFFRE DE PERTUIS, C. Berberat & R. Gigon .... | 22   |
| Le SCMN à la BAUME DE LONGEAIGUE, Jean-Pierre Tripet .....    | 24   |
| Faune de la BAUME DE LONGEAIGUE, Reno Bernasconi .....        | 26   |
| Compte-rendu des sorties, C. Berberat & J.-P. Tripet .....    | 27   |

[illegible]

## L' ESCALADE ARTIFICIELLE

Lorsque les prises naturelles font défaut, l'alpiniste ou le spéléologue peut avoir recours, dans certains cas, à la technique de l'escalade artificielle, basée essentiellement sur le pitonnage.

### Les pitons

Les pitons sont des lames de dimensions variées destinées à être enfoncées dans les fissures rocheuses; ces pitons sont forgés d'une seule pièce, l'anneau étant découpé dans la lame; ils sont généralement en fer doux écroui, de façon à épouser les sinuosités des fissures et cadmiés pour éviter la rouille.

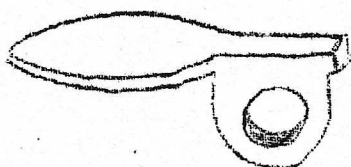


fig. 1

Piton horizontal

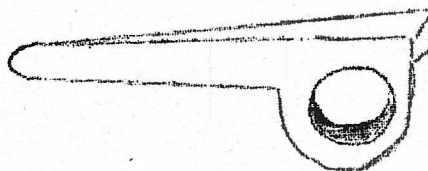


fig. 2

Piton vertical

Dans les fissures très larges, on enfonce des fiches de bois munies d'un anneau de corde qui fonctionnent comme les pitons normaux.  
(fig. 3)

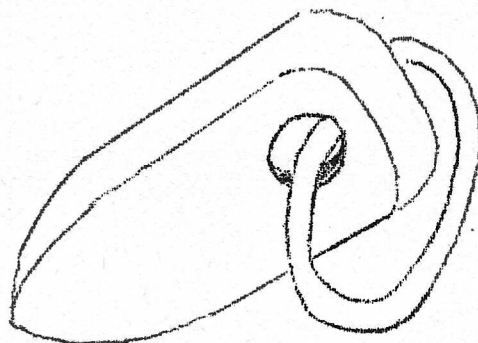


fig. 3

Il existe encore dans le commerce de nombreuses variétés de pitons dont nous supprimons le détail.

### Utilisation des pitons

#### 1) Pour l'assurance

Lorsque le terrain ne permet pas d'assurer à l'épaule ou après un béquet rocheux, on assure sur piton (fig. 4)

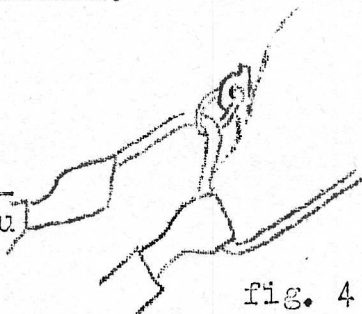


fig. 4

#### 2) Comme prise artificielle de pied ou de main.

#### 3) Pour l'installation d'un rappel de corde

Pour éviter des frais excessifs, on peut remplacer dans certains rappels le mousqueton par un anneau de corde.  
(fig. 5)

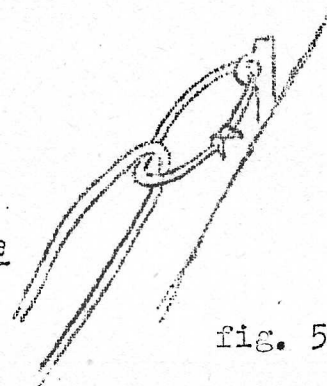


fig. 5

4) Pour les manoeuvres de cordes

a) La traction directe

Le procédé consiste à faire hisser par ses coéquipiers le grimpeur de tête à la hauteur du piton qu'il a planté et ainsi de suite (fig. 6).



fig. 6

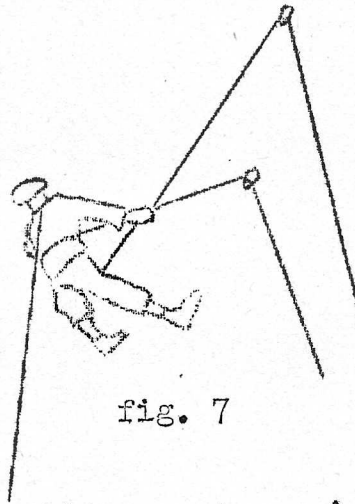


fig. 7

b) Traversée à la Dülfer

Elle permet de franchir obliquement ou même horizontalement des parois infranchissables par les procédés normaux d'escalade. Le grimpeur place un rappel le plus haut possible au-dessus du passage à franchir, pendant la traversée en tirant parti des moindres prises, il maintient sa corde d'attache horizontale et place dès que possible un ou plusieurs pitons (fig. 7).

c) Montée à la double corde (fig. 8 et 9)

Le grimpeur est encordé avec deux cordes.



fig. 8



fig. 9

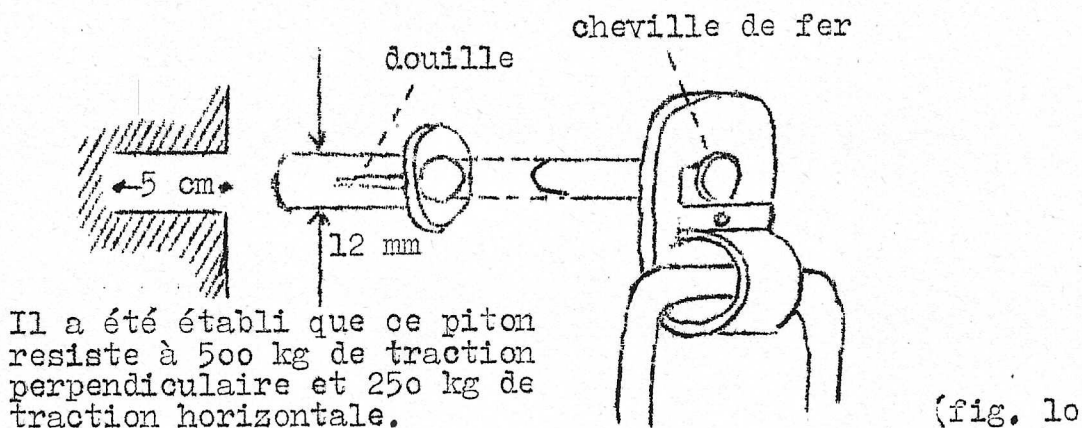
- 1.- Le grimpeur de tête plante un piton le plus haut possible et s'y fait élever et maintenir en traction directe au moyen d'une seule corde.
- 2.- Il plante un second piton dans lequel il passe sa seconde corde au moyen de laquelle il se fait hisser à la hauteur de ce second piton et ainsi de suite. Pour des passages de difficulté exceptionnelle, nous utilisons jusqu'à 4 cordes.

d) Montée sur étriers

Ce procédé est utilisé surtout pour franchir des surplombs ou pour suppléer à l'absence de prises de pieds. Les étriers sont de petites échelles de cordes à 2,3 ou 4 échelons en duralumin que l'on pend à un piton au moyen d'un mousqueton.

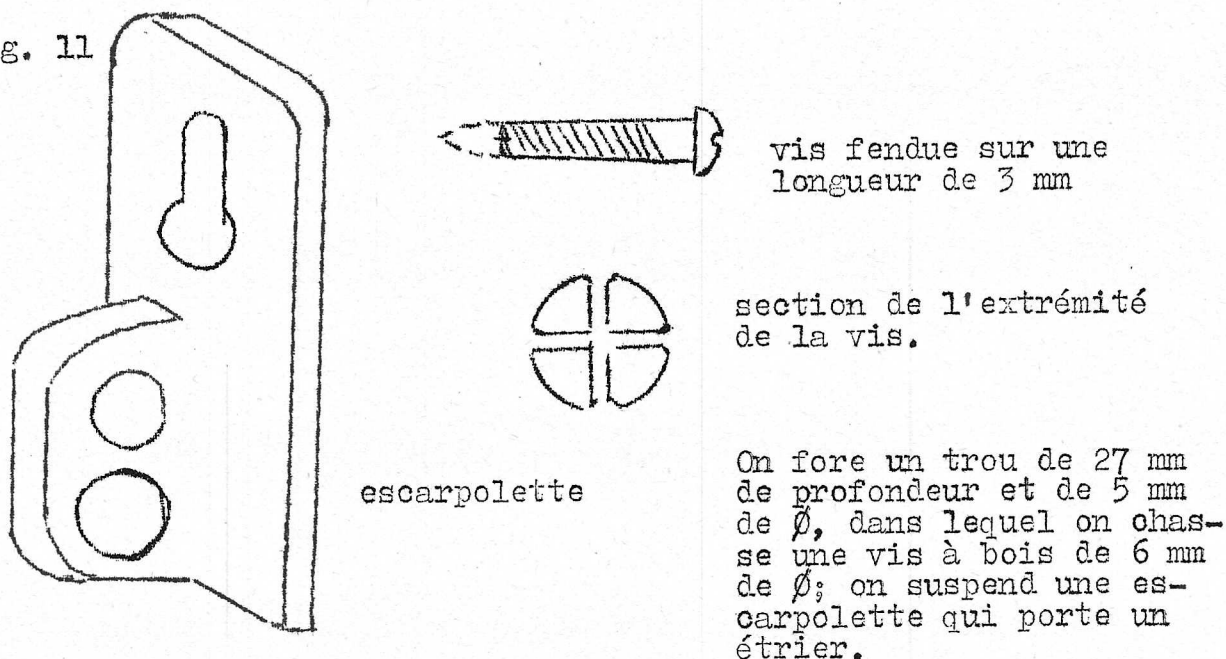
Pitons à expansion

Lorsqu'il n'y a pas de fissure pour planter un piton, on fore un trou au taponnoir et l'on y chasse un piton à expansion (fig. 10).



Pour notre compte, nous préférons le type de pitons à expansion utilisé par GROSREY, de la SSS de Genève. (fig. 11)  
En voici le principe:

fig. 11



Conclusion:

La technique du pitonnage, sûre quoique lente peut apporter des résultats probants en spéléologie à une équipe entraînée à ce genre de travail.

## ON TOURNE SOUS TERRE

"Que faisons-nous dans cette galère ?" vous êtes-vous peut-être déjà demandé lorsque, saisis par le froid, la fatigue et l'humidité, vous attendiez le retour d'un coéquipier. Mais qu'un cri retentisse dans le noir: "ça continue!", vous voilà repartis dans la grande aventure souterraine! Et quand remontés parmi les gers de la surface, vos souvenirs aussi remontent, vous revivez vos explorations, vous sentez encore cette odeur d'argile et vous entendez les grondements de profondes rivières. Vous éprouvez le besoin d'en parler, de partager votre enthousiasme. Mais vous êtes incompris! Vous êtes celui qui, par plaisir, se traîne dans la boue et qui, par les beaux jours de soleil, descend sous terre pour y chercher des rhumatismes!

Vos plus beaux discours n'ont pas ému votre entourage et vos photos souterraines n'ont pas eu un meilleur sort. Pourquoi ne feriez-vous pas vivre une expédition spéléologique à ceux qui ne se sont jamais doutés des merveilles que vous avez rencontrées, de l'esprit d'équipe aux plus belles concrétions ? Pourquoi ne rapporteriez-vous pas un film de vos expéditions souterraines ?

Impossible ! me direz-vous. Non pas, mais simplement difficile. Pas trop cependant pour une équipe jeune, enthousiaste et persévérante. Voyons un peu quels sont les problèmes que pose une telle réalisation. Mais, ne vous leurrez pas, c'est toute une aventure, une passionnante aventure !

La première et plus importante question qui se pose est celle de l'éclairage. Trois systèmes ont déjà été employés. Le plus facilement transportable, le plus léger et le moins délicat est incontestablement la torche pyrotechnique, dont la combustion peut atteindre plusieurs minutes. Un inconvénient majeur en limite toutefois l'emploi: le dégagement de fumée. Il en interdit l'usage dans les galeries de faibles dimensions et dans les salles dont la ventilation naturelle est insuffisante, ce qui est souvent le cas. Remarquons en passant que l'emploi du flash photographique est exclu pour des raisons évidentes. Reste le flash électronique synchronisé, appareil très coûteux et qui n'est pas encore fabriqué commercialement. Il nous reste donc finalement la banale lampe électrique ! Et encore !

Le qualificatif "banal" n'est exact que s'il s'agit du film noir-blanc. Ce problème se complique quand on utilise le film en couleur.

Faisons un peu de physique ! La lumière solaire est composée de rayons de différentes couleurs allant, pour ce qui est visible à l'oeil humain, du rouge au violet, en passant, sans solution de continuité, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est cet ensemble de rayons qui donne aux choses la couleur que nous leur connaissons. La lumière électrique ordinaire (par incandescence) ne possède pas toutes ces couleurs et est composée principalement de jaunes et de rouges. Le film ne peut pas, comme notre cerveau, compenser le manque des bleus et violets. Cependant, en augmentant la tension (survoltant) la même lampe, la température de son filament augmente et donne naissance aux couleurs manquantes mais en abrégant considérablement sa durée de vie (deux heures environ). La température du filament nécessaire à l'éclairage est dite: "température de couleur". Elle doit être maintenue à une valeur précise par l'ajustage de la tension (3400° Kelvin).

Les lampes peuvent être alimentées par des batteries de camion sous une tension de 24 volts. Ce dispositif rend l'installation autonome. Cependant, les batteries sont vite épuisées et ne permettent suivant les cas, que quelques minutes de prises de vues, après quoi il faut recharger les batteries. Il est possible d'apporter sur place un petit générateur mû par un moteur à explosions pour faire cette charge.

Les installations électriques des grottes exploitées pour le tourisme sont généralement insuffisantes pour le cas qui nous intéresse. Peut-être sera-t-il possible de brancher l'installation sur le réseau électrique, mais alors ce sont vite des centaines de mètres de ligne qu'il faut tirer dans la nuit, sans compter de nouveaux problèmes techniques qui interviennent alors.

En plus le matériel d'éclairage doit être d'emploi aisé et présenter toute sécurité.

Mais abordons un autre sujet.

Le format du film tout d'abord. Par ses qualités déjà "professionnelles" et son prix encore abordable, le film 16 mm est le plus indiqué pour l'expédition. Les appareils de prises de vues pour ce format sont légers et peu encombrants. En outre, ce film peut-être muni d'une piste sonore standard.

Le spéléo-cinéaste travaillera naturellement avec la caméra qu'il possède. Mais il est préférable qu'elle soit robuste et sûre. La remarque s'impose également pour le trépied. Il est indiqué de prévoir une caissette protectrice pour la caméra. Capitonnée intérieurement, elle protégera votre précieux appareil des chocs et de l'humidité. Des petites fenêtres dégageront les objectifs sans devoir sortir la camera.

Le choix des objectifs a son importance. Même avec un éclairage puissant vous avez des éclaircissements faibles à cause de la mauvaise réverbération du "décor". Il faut donc un objectif de grande ouverture (f.1,9 - 1,4) étant donné qu'il n'est pas possible de jouer avec le temps de pose. D'autre part, les dimensions souvent petites des grottes ne permettent pas au cinéaste un recul suffisant, donc: impossibilité d'embrasser un champ vaste. Il faut alors se munir d'un objectif grand angulaire. Une focale de 9 mm a déjà été utilisée dans ces cas.

Voilà donc, brièvement énumérés, les problèmes techniques que pose la réalisation d'un film souterrain. Ils sont nombreux et complexes, mais le sujet est encore neuf, peu exploité. La voie est ouverte à tous les "pionniers" du cinéma souterrain.

Il y a aussi la question du scénario. Les répétitions sous terre, les scènes ratées, recommencées, la patience de l'équipe mise à rude épreuve, la fatigue, les nombreux week-ends consacrés à cette sacrée pellicule...

Le film tourné, viennent les longues heures de laboratoire. Du montage à la sonorisation, il y aura souvent des moments où le cinéaste sera tenté de jeter le manche après la cognée ...

Mais un jour, devant les parents, les amis, l'aventure recommencera sans fatigue, sur l'écran d'une salle obscure. Vos fatigues seront oubliées et une fierté bien légitime fera battre vos coeurs et vous direz en soupirant: " c'était une belle aventure ! ".

## EXPEDITION AU GOUFFRE DE PERTUIS

26 et 27 octobre 1957

Participants: a) Ingénieurs:

MM. Burger, Indermühle et Jeanneret

b) Sect. de Lausanne:

MM. Audétat, de Bonneville, Goy,  
Guignard, Kieffer et Widmer.

c) S.C.M.N.

MM. Berberat, Bovay, Gigon, Schnyder,  
Tripet, Von Kaenel et Zwahlen.

Objectif: Cette sortie organisée à l'instigation de M. Audétat avait pour objet de présenter le gouffre de PERTUIS à trois ingénieurs des services de l'Etat de Neuchâtel; ces derniers désirant étudier la possibilité de dévier dans le gouffre le ruisseau parfois dévastateur de Pertuis.

Samedi 26 octobre, 4 membres du SCMN se retrouvaient à Chézard et montaient, grâce aux navettes successives de notre président scootériste, jusqu'à Pertuis. Durant l'après-midi, les verticales du gouffre furent équipées jusqu'à - 84 m, en prévision des descentes du lendemain. Ce travail terminé, la cohorte redescendit en chantant à Chézard où la famille Von Kaenel, toujours hospitalière accueillit tout le monde et offrit le gîte et le couvert.

Le chroniqueur ne parlera pas de la soirée qui suivit; n'ayant pas participé à ces mémorables instants, il n'est pas parvenu à regrouper les bribes d'explications fournies par les intéressés. Il semble néanmoins qu'un drame a risqué de se consommer sur le carrousel de Cernier où le coeur d'un de ces braves faillit chavirer... Il fut aussi question, dans les explications nébuleuses qui nous furent données, d'un certain char de "dare" que l'on porta (sic) à travers Cernier pour ne pas troubler le sommeil léger des indigènes. Bref, la soirée fut joyeuse et laissera d'impérissables souvenirs à chacun des participants.

Dimanche matin, à 7 h 30, Gigon, passant chez Von Kaenel, trouva toute l'équipe fort en verve, attablée devant des bols fumants. L'affirmation de Gigon, selon laquelle les Lausannois, partis à 4 h de Lausanne, devaient déjà être sur place depuis plus d'une heure, fit l'effet d'une douche glacée; chacun avala les bouchées doubles et en un instant la cuisine si accueillante fut désertée. En deux voyages, la Ford d'un des soussignés transporta toute la cohorte à Pertuis où les ingénieurs et les Lausannois s'équipaient déjà. Après les présentations d'usage, le groupe fort de 16 membres se dirigeait vers l'entrée du gouffre. A 8 h 20, après les dernières recommandations d'Audétat, plus connu en pays vaudois sous le sobriquet de Totor, les spéléos quittaient avec une pointe de regret le soleil d'arrière-automne et disparaissaient dans le gouffre.

L'itinéraire choisi pour la circonstance empruntait le couloir supérieur, puis par deux gouffres successifs de 20 m chacun, conduisait les participants sur le grand pierrier. Le trajet jusqu'au haut du premier puits ne présentait aucune difficulté majeure, si ce n'est l'accès au couloir supérieur proprement dit qui se fait à califourchon sur un tronc d'arbre posé pour la circonstance au-dessus d'un à pic d'une quarantaine de mètres et la traversée d'un

second puits par une vire marneuse. En peu de temps, toute l'équipe parvint à la "Petite Akenstrasse" où un regroupement se produisit devant l'échelle de 20 m plongeant dans le premier puits. Le matériel fut descendu à bout de corde et réceptionné par des spéléos déjà parvenus à la base du puits. Ensuite, Goy, Tripet, Zwahlen et Berberat acheminèrent ce matériel au bas du second puits, et de là à - 84 m, dans la salle du pierrier. Goy et Tripet démêlèrent la corde de 70 m, pendant que Zwahlen et Berberat aménageaient le puits de 7 m. Zwahlen se blessa malencontreusement une main en dégageant l'échelle emmêlée autour d'une vieille poutre. Bientôt d'autres voix résonnèrent sous les voûtes, c'était le reste de l'équipe qui venait nous rejoindre. De Bonneville, Gigon et Guignard étant restés aux relais, nous étions donc 13 à être rassemblés, à bavarder et à manger au haut du puits de 40 m alors que Von Kaenel sectionnait d'anciennes échelles subsistant dans ce puits. Puis les descentes commencèrent, MM. Jeanneret, Audétat, Goy, Kieffer et Widmer allèrent jusqu'au fond. Quelques participants assuraient les descentes et les remontées pendant que d'autres cassaient la croûte ou se réchauffaient les mains à la flamme de quelques bougies. Vers 13 h, Tripet, Zwahlen et Berberat commencèrent le transport du matériel superflu en direction de la surface et retrouvèrent les camarades des relais. Les retours à la surface s'échelonnèrent entre 16 et 18 h.

Il convient de signaler la performance des ingénieurs, tous trois néophytes en spéléologie, qui ne craignirent pas d'affronter les très réelles difficultés d'une remontée à l'échelle dans un grand gouffre; notons en particulier l'exploit de M. Jeanneret qui, pour son premier contact avec le monde souterrain, affronta avec aisance les 94 m d'échelles nécessaires pour atteindre le fond du gouffre.

Après un débarbouillage en règle, les 16 participants se retrouvèrent au Restaurant de Pertuis où un petit repas leur fut offert par MM. les ingénieurs. Une joyeuse animation et une prise de contact fructueuse, déjà bien préparée par les heures pénibles passées ensemble au fond du gouffre, s'ensuivirent. M. Jeanneret prit la parole pour expliquer les motifs qui les ont conduit, ses collègues et lui à solliciter le concours de la SSS pour l'organisation d'une visite à Pertuis. Il dit aussi tout le plaisir qu'il avait éprouvé en compagnie de jeunes qui, contrairement à ce qui se voit trop souvent de nos jours, ont un passe-temps instructif, utilitaire et enthousiasmant. Au nom des spéléos, Audétat répondit en quelques mots, faisant surtout remarquer l'ambiance parfaite qu'y n'a cessé de régner durant toute l'expédition.

A 20 h 30, la tablée se disloqua et chacun reprit la route, en direction de la Vallée de Joux, de Lausanne, de Neuchâtel ou de La Chaux-de-Fonds.

Claude BERBERAT et Raymond GIGON

\*~\*~\*~\*~\*~\*~\*

\*~\*~\*~\*~\*~\*~\*

\*~\*~\*~\*~\*~\*~\*

\*~\*~\*~\*~\*~\*~\*

Le S.C.M.N. à la

BAUME DE LONGEAIGUE (Buttes, Val-de-Travers)

En 1957, le Spéléo-Club des Montagnes Neuchâteloises a consacré trois week-end à la visite et à l'étude de la Baume de Longeaigue, vaste système encore imparfaitement connu, auquel se consacre depuis plusieurs années la section Val-de-Travers de la Société Suisse de Spéléologie.

Lundi 22 avril (Pâques)

Participants: H. Beuchat, F. Gallay, A. Jacot, J.-P. Spätig,  
E. Schick, M. Schnyder et R. Von Kaenel.

Première prise de contact avec la Baume. A 10 h, les participants pénètrent sous terre. Ils ont d'abord à franchir une marmite d'érosion de dimensions respectables; ils y descendent à l'aide d'une corde, puis remontent de l'autre côté au moyen d'une échelle souple. Ils parcourent ensuite aisément la grotte jusqu'au lac, à 110 m de l'entrée, où ils gonflent le canot pneumatique. A 11 h 30, ils sont au terminus de leurs possibilités physiques du moment. La remontée du puits suivant nécessite un mât. Ils font demi-tour et aperçoivent un petit couloir qui part à droite; ils s'y engagent et, après un parcours d'une quarantaine de mètres, aboutissent dans une petite salle à 197 m de l'entrée. Là, quelques graphitis leurs apprennent qu'ils ne sont pas les premiers à venir ici. Schick et Von Kaenel s'engagent dans une chatière, le couloir continue, malheureusement ils sont bientôt arrêtés par une seconde étroiture. L'après-midi, Jacot et Schnyder reviennent et s'attaquent à l'aide d'une massette à cette seconde chatière. Après quelques travaux, ils réussissent péniblement à la forcer, non sans avoir dû auparavant se délester d'une partie de leur équipement trop volumineux. Ils circulent ensuite dans un couloir vierge de toute trace, pour arriver finalement au bord d'un puits dont le fond est occupé par un plan d'eau. A 18 h, toute l'équipe ressort de la grotte.

La nouvelle galerie parcourue sur une distance de 140 m s'appellera: "galerie du SCMN". Une bonne journée pour la société !

Samedi 12 et dimanche 13 juillet

Participants: C.-A. Berberat, F. Gallay, E. Schick, M. Schnyder,  
J.-P. Tripet, R. Von Kaenel et M. Zwahlen.

Vers 14 h, nous sommes réunis devant la grotte, nous montons trois tentes, préparons notre matériel, puis nous nous scindons en deux équipes: celle des topographes que François dirigera et qui comprendra Maurice et Claude, elle aura pour tâche de relever le plan de la galerie du SCMN et l'équipe de pointe réunissant tous les autres participants. A 15h, les topographes pénètrent dans la grotte. A 19 h 30, ils sont de retour, transpersés par l'humidité, ayant accompli les 2/3 du travail qu'ils s'étaient imposés.

A 20 h, c'est à l'équipe de pointe de partir. Aujourd'hui, la marmite est remplie d'eau, nous la passerons donc en "tyrolienne". Nous arrivons rapidement au pied de la cheminée qui nous avait arrêtés lors de notre précédente visite. Nous constatons qu'il est impossible, comme on nous l'avait conseillé, de lancer une ficelle lestée par dessus la poutre située 15 m plus haut. Nous attachons

alors notre échelle au bout d'une longue perche et, après une heure et demie d'efforts, nous parvenons enfin à hisser notre "mât" jusqu'à une encoche taillée dans le roc.

Nous escaladons le puits, puis nous grimpons dans des couloirs de plus en plus étroits et très abrupts. Nous aboutissons enfin dans une petite salle à 300 m de l'entrée. La suite n'est pas très évidente et la mise en place de la perche nous a quelque peu fatigués, c'est pourquoi nous renonçons à pousser plus avant aujourd'hui. Nous ressortons de la grotte dans la nuit et nous reveillons très gentiment nos camarades qui vont nous chauffer du thé.

#### Samedi 21 et dimanche 22 septembre

Participants: Sect. Val-de-Travers, 5 membres

SCMN, C.-A. Berberat, Ph. Bovay, A. Gauthier,  
J.-P. Montandon, J.-P. Tripet, R. Von Kaenel  
et M. Zwahlen

Invité, R. Bernasconi, sect. Berne

Nous arrivons devant la grotte vers 15 h 30. L'après-midi est consacrée à l'équipement de la marmite et à la mise en place du canot qui, une fois gonflé se révèle percé; il nous faut le ressortir de la grotte et le conduire à Fleurier dans un garage où il sera réparé.

Nos camarades du Val-de-Travers arrivent à 20 h et à 20 h 30, nous pénétrons dans la Baume.

Après avoir dépassé notre terminus du 12 juillet, nous parcourons une série de salles et de couloirs généralement descendants et, grâce à une excellente organisation, nous arrivons au haut des grands puits à 22 h 45. Quatre gars du Val-de-Travers, ainsi que Von Kaenel, Berberat, Tripet et Zwahlen descendent les échelles. Le dernier lac est traversé sur un second canot pneumatique (percé aussi, d'ailleurs) et nous accédons à la base d'une cheminée marneuse très difficilement praticable. La progression se termine là.

Les premiers participants ressortent de la grotte à 3 h, le dimanche matin, les derniers à 5 h. L'expédition s'est donc déroulée sans le moindre incident, dans les temps records de 6 h 30 à 9 h, un exploit pour une grotte si difficile.

Une quatrième expédition est envisagée à Longeaigne pour le printemps 1958, afin d'établir le profil de la galerie du SCMN.

Le développement des galeries actuellement connues de la Baume de Longeaigne atteint à ce jour près de 700 m, ce qui en fait la deuxième cavité du Canton de Neuchâtel, immédiatement après la grotte de la Cascade à Môtiers.

Jean-Pierre TRIPET

o+O+o+O+o+O+o+O+o

o+O+o+O+o+O+o

o+O+o+O+o

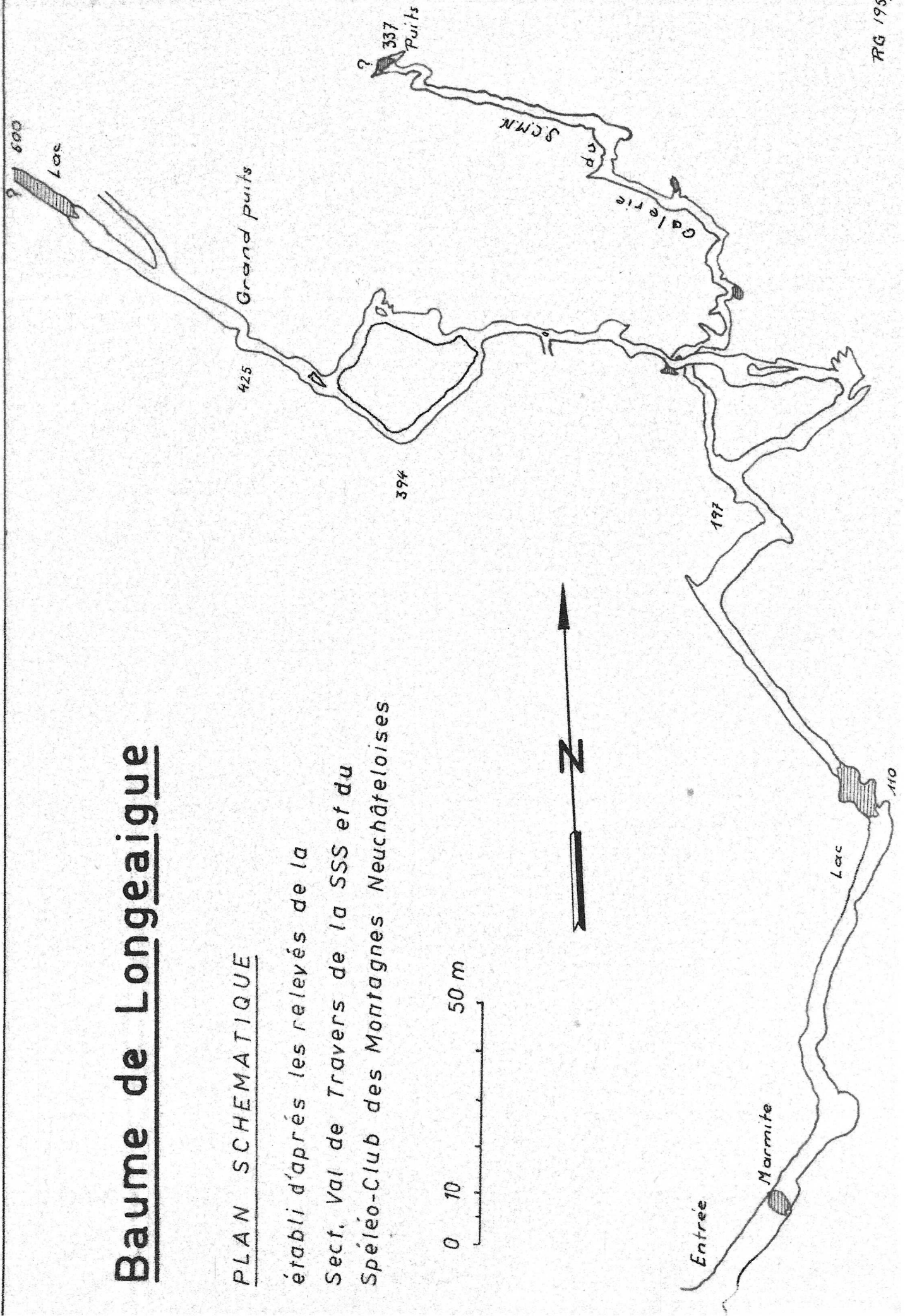
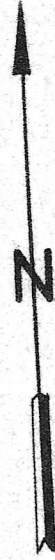
o+O+o

o

# Baume de Longeaigue

## PLAN SCHEMATIQUE

établi d'après les relevés de la  
Sect. Val de Travers de la SSS et du  
Spéléo-Club des Montagnes Neuchâtelaises



FAUNE DE LA BAUME DE LONGEAIGUE

En raison des difficultés techniques que présente l'exploration de cette cavité, les précédentes recherches faunistiques ne furent effectuées qu'à l'entrée. La dernière exploration faite en compagnie de membres des Sections Val-de-Travers et Montagnes Neuchâtelaises de la SSS m'a permis de recueillir quelques troglobies intéressants. Comme presque tout le réseau est périodiquement submergé et parcouru par de l'eau sous pression, il est intéressant de savoir si les parties submergées sont stériles faunistiquement ou non. Pour le moment, il semble que oui, les troglobies n'ayant été trouvés qu'au point le plus élevé du réseau, soit à + 85 m, qui est hors du niveau de submersion.

Voici donc la liste complète de la faune de cette cavité connue jusqu'ici. Le nom entre ( ) indique l'auteur de la découverte, le chiffre la source bibliographique.

Liobonum limbatum L.Koch (Opiliones Phalangidae) (Aellen, 1). Trogloxène connu encore de deux grottes tessinoises: Alabastro (3, 4) et grotta del Mago (4).

Meta menardi Latr. (Araneina Araneidae) (Aellen, 1). Troglophile des plus communs, connu de nombreuses grottes suisses et étrangères.

Tegenaria silvestris Koch (Araneina Agelenidae) (Aellen, 1). Troglophile, connu des grottes de Mégevette (Hte Savoie, Strinati, 5) et de Pertuis (NE) (Strinati, 6).

Hystriocampa pelletieri Condé (Diplura Campodeidae) (Bernasconi et Binggeli, 2). Troglobie ayant la même aire de répartition que Plusiocampa, toutefois beaucoup plus rare. La seule station connue en Suisse était la grotte de Moron (NE) (Aellen, 1). En outre c'est la première fois qu'on rencontre l'association Hystriocampa pelletieri - Plusiocampa sollaudi.

Plusiocampa sollaudi Denis (Diplura Campodeidae) (Bernasconi et Binggeli, 2). Troglobie connu de nombreuses grottes jurassiennes franco-suisses.

Abax ater Villers (Carabidae Harpalinae Pterostichini) (Sermet, 1). Trogloxène connu en outre de la grotte du Chemin de fer (NE), de la grotte aux Pées inférieure de Vallorbe (VD) (1) et de la Waldheimhöhle (BE) (Pochon, 2).

Royerella villardi sermeti sermeti Jeann. (Silphidae Catopidae) (Bernasconi et Binggeli, 2). Troglobie endémique du Jura. C'est la sous race la plus commune, connue de nombreuses grottes. Le deuxième exemplaire trouvé en diffère sensiblement: le prof. Jeannel estime toutefois qu'un plus vaste matériel est nécessaire pour déterminer spécifiquement cette dernière forme.

Je remercie vivement le Dr Condé et le Prof. Jeannel qui ont eu l'amabilité de déterminer le nouveau matériel.

Littérature.

- 1) Aellen et Strinati : Matériaux pour une faune cavernicole de Suisse. Rev. zoolog. suisse T. 63 (1956)
- 2) Bernasconi, R. : Notes inédites.

- 3) Carl, J. : Beitrag zur Höhlenfauna der insubrischen Region  
Rev. zoolog. suisse T.14 (1906)
- 4) Ghidini : Note speleologiche su lo cavità del bacino del  
Ceresio.  
Boll. sc. nat. ticin. fasc. unico 1906
- 5) Strinati, P. : Faune cavernicole de la région de Genève.  
Stalactite, 1 et 2 (1953)
- 6) Strinati, P. : La faune de la grotte de Pertuis  
Bull. soc. neuch. sc. nat. T.78 (1955)

Reno BERNASCONI

-----

COMPTE - RENDU DES SORTIES

Mercredi 18 septembre

GROTTE DE LA CASCADE (Môtiers)

Ph. Bovay, A. Gauthier, R. Gigon, A. Paratte et  
A. Vernot.

Visite nocturne à la grotte de la Cascade, dans l'intention  
d'y étudier les possibilités de tournage du film que nous projetons.

Samedi et dimanche 21 et 22 septembre

BAUME DE LONGEAIGUE (Buttes)

En collaboration avec la Section Val-de-Travers de  
la SSS (Voir pages 24 à 26 "Le S.C.M.N. à la Baume de Longeaigue")

Samedi 28 septembre

VALLEE DE LA BREVINE

C. Berberat, A. Gauthier, R. Gigon, J.-P. Tripet,  
M. Zwahlen.

Prospection, nous abandonnons la voiture au-dessous de Béthod,  
puis nous divisons en trois groupes pour "écumer" la région. Au bout  
d'un certain temps, nous nous retrouvons tous, excepté Raymond.  
Nous passons le reste de l'après-midi à rechercher des trous et...  
Raymond: nous ne découvrons ni les premiers, ni le second. A 17 h,  
nous retournons à la voiture. Raymond enfin retrouvé y arrive en  
même temps que nous; il a été plus chanceux que nous, il a relevé  
un puits de 1 m !..

Au retour, nous jetons un coup d'oeil à l'ancienne grotte MER-  
CIER, au Col des Roches, ou tout au moins à ce qu'il en reste, les  
travaux d'une carrière la rongent petit à petit.

Samedi 12 octobre

GOUFFRE DE PERTUIS

Ph. Bovay, C. Berberat, A. Gauthier, R. Gigon, Grivel, Perret et R. Von Kaenel.

La descente des deux premiers puits du couloir supérieur s'effectue rapidement. Un spéléo reste en relai au haut de chaque train d'échelles. Le but de cette visite consiste principalement à compléter la topographie du second puits; c'est ce que nous faisons. Nous continuons ensuite notre descente jusqu'à - 84 m. Au retour, nous baguons un *Myotis mystacinus*.

Lundi 14 octobre

GOUFFRES DES SAIGNOLIS - Puits de la GALANDRURE

C. Berberat, F. Fuchs, J. Gerber, M. et P. Zwahlen

Le puits de la Galandrure, à proximité des Saignolis n'avait jamais été exploré; piqués au vif, nous déroulons notre échelle dans le gouffre et nous descendons. A 8 m du sol, nous prenons pieds sur un cône d'éboulis dans une salle assez spacieuse. Aucune continuation possible. L'endroit n'est guère agréable, les quelques carcasses de moutons en putréfaction nous incitent à une prompt remontée. Nous finissons la journée en effectuant quelques descentes dans les nombreux puits des Saignolis.

Mercredi 16 octobre

GOUFFRE DE PERTUIS

C. Berberat, P.-A. Pélichet, J.-P. Tripet, M. Zwahlen et notre aimable " chauffeur ", M. B. Pellaton.

Nous sommes munis de 4 échelles de 15 m et de cordes d'assurance; nous avons revêtu notre équipement des grands jours, ceintures de pompiers (à bretelles) et noeud papillon (aucune allusion !...) etc.

La descente se fait par le couloir supérieur. Nous cassons la croûte dans la salle du pierrier, puis nous descendons Berberat à bout de corde dans le puits de 7 m aboutissant à - 96 m.

La remontée s'effectue normalement, nous perdons toutefois beaucoup de temps à démêler et à enrrouler nos agrès. Nous sortons de la grotte en fin d'après-midi.

Jeudi 17 octobre

RESURGENCE DE LA RASSE

C. Berberat, R. Gigon et M. Zwahlen.

La voiture nous dépose non loin de la grotte. Nous nous rechangeons et l'un d'entre nous s'enfile dans le mince boyau rapidement inondé de cette résurgence. Rapidement transisi et peu enthousiaste à l'idée d'un bain complet, il rebrousse chemin, si l'on peut parler de chemin dans un boyau de ce genre ... Nous tentons de vider le bassin malencontreux par siphonage. Pendant que notre installation fonctionne, nous faisons une rapide prospection dans la basse vallée de la Ronde. Nous découvrons un minuscule trou que nous essayons en vain d'élargir. Nous revenons à notre tuyau, mais comme le niveau de l'eau n'a guère baissé à l'intérieur, nous renonçons et reviendrons avec un tuyau à plus gros débit.

Samedi 19 octobre

GOUFFRES DES SAIGNOLIS

C.- A. Berberat, R. Gigon, J.- P. Tripet, R. Von Kaenel et M. Zwahlen.

Partis pour une séance d'entraînement aux rappels de corde, espérant nous retrouver très nombreux, cette séance dégénère en désobstruction, faute de combattants.

Au fond du puits no. 11, à 18 m de profondeur, nous sentons un léger courant d'air. Nous commençons donc la désobstruction de ce puits avec le "modeste" espoir de découvrir le fameux réseau Pouillerel - Moron.

Dimanche 27 octobre

GOUFFRE DE PERTUIS

Cette expédition est relatée en détail aux pages 22 et 23

Vendredi 15 novembre

GROTTE EST DE MORON

A. Gauthier, R. Gigon, A. Paratte, A. Vermot

Partis le soir à 18 h 45, nous allons à la grotte Est de Moron. A l'aide d'un tuyau de 30 m mis aimablement à notre disposition par les Services Industriels du Locle, nous tentons de vider le premier lac subsiphonnant de la galerie. Après deux tentatives malheureuses nous parvenons à amorcer notre tuyau. La chute et la section de ce dernier permettent un assez fort débit ( 50 l/min). La laisse d'eau sera certainement vide demain.

Signalons encore la mésaventure survenue à notre naturaliste qui, filtrant l'eau à l'extrémité inférieure du tuyau, dans l'intention d'y récolter des crustacés cavernicoles, vit jaillir du siphon et choir dans son filet deux magnifiques grenouilles rous- ses ! ...

Samedi 16 novembre

GROTTE EST DE MORON

A, Gauthier, R. Gigon, J.- P. Montandon et M. Schnyder

Notre installation de vidange a fort bien fonctionné, le premier lac est asséché. Nous continuons notre progression dans le boyau abominable qui lui fait suite. Nous sommes rapidement arrêtés par un second lac siphonnant. Un essai de vidange échoue piteusement, notre tuyau étant trop court. Un plan de la cavité est établi (Un travail consacré à la grotte Est de Moron paraîtra dans un des prochains numéros de "Cavernes").

Claude BERBERAT et Jean-Pierre TRIPET

-----

AMIS LECTEURS

AIDEZ-NOUS A NOUS FAIRE CONNAITRE, REPANDEZ NOTRE BULLETIN .